



CONCOURS COMMUNS POLYTECHNIQUES

SESSION 2009

ÉPREUVE COMMUNE  
FILIÈRES MP – PC – PSI – TSI

FRANÇAIS – PHILOSOPHIE

1 La *Recherche*<sup>1</sup> est un immense témoignage qui affirme le pouvoir de désagrégation du désir. En un sens, le sujet désagrégé est une cause de terreur. Il suffit que Marcel<sup>2</sup> affirme des désirs indépendants de ceux de sa mère pour qu'il se sente douloureusement séparé non seulement de sa mère, mais encore de lui-même. La colère de *maman*, comme nous pouvons le constater dans l'épisode où Marcel, à Venise, lui désobéit pour pouvoir s'attarder à l'hôtel dans l'espoir d'une aventure sexuelle, exerce un effet castrateur sur le monde et sur le moi : Venise n'est plus qu'un méconnaissable tas de pierres entouré d'une eau qui est réduite à ses constituants chimiques (et dépouillée, par là même, de toute personnalité, privée de toutes ses associations artistiques et historiques), et Marcel lui-même n'est plus qu'« un cœur qui battait ». Qui plus est, les désirs des autres exercent sur leur personnalité un effet de décentrement qui nous empêche de parvenir à les connaître. Ce qui est horrible dans la jalousie, c'est que l'amant ignore *de quoi* il doit être jaloux. Le désir divise le sujet en une multitude de rôles sans liens, et l'amant se perd dans le labyrinthe des sujets partiels qu'impliquent les désirs changeants, fuyants de l'aimé. Le désir met ainsi l'être même en question ; l'idée d'un sujet cohérent et unifié est mise en péril par les images discontinues et logiquement incompatibles d'une imagination désirante.

19 Mais, si Proust est unique parmi les écrivains dont je viens de parler, c'est parce que ces processus de dispersion du sujet ne représentent pas uniquement une source d'angoisse ; il les utilise également comme une source inépuisable d'enrichissement de son œuvre. La théâtralité du moi, qui inspirait une telle crainte dans *Mansfield Park*<sup>3</sup> et dans *The Blithedale Romance*<sup>4</sup>, devient, dans la *Recherche*, le principe d'une expansion psychologique et esthétique. Même les ré-

<sup>1</sup> Raccourci désignant l'ensemble romanesque de Marcel Proust (1871–1922), intitulé *À la recherche du temps perdu* et publié de 1913 à 1927. <sup>2</sup> Léo Bersani témoigne, par l'usage de ce prénom, du lien étroit et complexe unissant l'auteur et le narrateur de la *Recherche* conçue comme entreprise d'écriture de soi. <sup>3</sup> Roman de Jane Austen (1775–1817), publié en 1814. <sup>4</sup> Roman de Nathaniel Hawthorne (1804–1864), publié en 1852.

25 vélations qui semblent protéger Marcel de la désagrégation du sujet ont pour ef-  
 26 fet inattendu de mettre en valeur la *séduction* qu'exerce cette désagrégation. Par  
 27 exemple, la redécouverte du passé par la mémoire involontaire du narrateur offre  
 28 une preuve rassurante de l'existence d'« un moi individuel identique et perman-  
 29 ent », mais fait aussi éclater les cadres du sujet en modifiant sa conception du  
 30 passé. À la fin du *Temps retrouvé*<sup>5</sup>, la réminiscence involontaire qui ramène Mar-  
 31 cel à Balbec<sup>6</sup> établit une continuité entre le passé et le présent, mais, en évoquant  
 32 des désirs oubliés qui datent du jour de l'arrivée à Balbec, elle contribue égale-  
 33 ment à bouleverser la formulation cohérente du passé qui était, bien entendu,  
 34 restée en permanence dans sa mémoire consciente et volontaire.

35 C'est sur un plan spécifiquement littéraire qu'est exploitée, tout au long de  
 36 l'œuvre, la leçon de la mémoire involontaire par l'usage de la métaphore comme  
 37 moyen de dispersion ou de décentrement du sujet. Il est vrai que les correspon-  
 38 dances métaphoriques de la *Recherche* permettent également à Marcel d'apaiser  
 39 sa crainte d'une discontinuité psychique ; ces correspondances transforment les  
 40 désirs isolés – et l'œuvre qui les transcrit – en une unité indépendante. Mais elles  
 41 ont aussi un effet de désintégration psychologique en ceci qu'elles rendent impos-  
 42 sible la localisation d'un centre subjectif d'où pourrait provenir l'ensemble de ces  
 43 images. Comme je l'ai suggéré quand j'ai étudié Proust dans *Balzac to Beckett*<sup>7</sup>,  
 44 la métamorphose, dans la *Recherche*, produit un effet thérapeutique de dissémi-  
 45 nation ; elle est un déplacement souvent comique et toujours libérateur des fan-  
 46 tasmes les plus paralysants de Marcel. Presque tous les passages de l'œuvre anti-  
 47 cipent ou reprennent d'autres passages ; en termes de psychologie, cela veut dire  
 48 qu'il n'y a pas de version des fantasmes de Marcel qui fasse, plus qu'une autre,  
 49 autorité. Le sujet s'éparpille allègrement dans les facettes de ses masques ; il lui  
 50 est possible d'être *tous* ces masques, dans toute leur variété. La connaissance de  
 51 soi est toujours provisoire, elle est continuellement remise en question. On pour-  
 52 rait dire que le drame qui est au centre du roman de Proust est un conflit entre  
 53 une transcendance verticale et une transcendance horizontale. L'œuvre a, bien  
 54 sûr, un aspect répétitif obsessionnel qui pourrait contrarier cette tendance à la  
 55 dissémination active, et rattacher le fonctionnement de l'esprit du narrateur à un  
 56 centre de désirs et de craintes facilement identifiables (à caractère pathologique).  
 57 Mais le travail de la composition d'*À la recherche du temps perdu* joue contre cette  
 58 tendance centripète. Chez Proust, le style s'efforce d'empêcher que les divers pas-  
 59 sages ne fassent référence à une « vérité » psychologique sous-jacente et de les  
 60 obliger à renvoyer à d'*autres* passages qui ne sont pas encore écrits (et qui n'ont

---

<sup>5</sup> Septième et dernière partie de la *Recherche*. <sup>6</sup> Lieu en partie créé par l'imagination de Proust qui s'inspire de la ville de Cabourg en Normandie. Le Narrateur de la *Recherche* situe cette station balnéaire sur les côtes de la Manche ; il y fait la connaissance d'Albertine, « objet » récurrent de son désir. <sup>7</sup> Romancier et dramaturge irlandais (1906–1989).

61 pas encore été déchiffrés dans le sujet). Le sens est prospectif et indéfini. La si-  
62 gnification de chaque passage n'est limitée que par l'étendue de l'espace roma-  
63 nesque que le romancier aura eu le temps de couvrir dans le processus d'expan-  
64 sion du moi qui constitue sa vocation littéraire.

Léo Bersani

*Le réalisme et la peur du désir*, Littérature et réalité, 1982

Vous résumerez le texte en 100 mots ( $\pm 10\%$ ), en ne vous attachant qu'aux grands mouvements de la pensée.

## RÉSUMÉ DE TEXTE

1 Le cannibalisme est chose originellement humaine. Pratiqué dès la préhis-  
2 toire, il existe encore dans de nombreuses peuplades archaïques, que ce soit l'endo-  
3 cannibalisme (cannibalisme des funérailles) ou l'exo-cannibalisme (dévora-  
4 tion des ennemis). Si nous faisons abstraction du cannibalisme de famine (can-  
5 nibalisme des naufragés du radeau de la Méduse, cannibalisme de l'état de siège,  
6 etc.), l'exo-cannibalisme et l'endo-cannibalisme ont tous deux une signification  
7 magique : appropriation des vertus du mort. L'endo-cannibalisme est de plus un  
8 des moyens les plus sûrs d'éviter la décomposition horrible du cadavre. Mais nous  
9 voulons surtout insister sur l'aspect « barbare » du cannibalisme, le meurtre suivi  
10 de consommation, c'est-à-dire l'absence du « respect de la personne humaine »  
11 (comme dit le jargon moraliste) qu'il manifeste. Il y a paradoxe entre le mépris  
12 anthropophage de l'individu et notre donnée anthropologique qui est affirma-  
13 tion de l'individu. Mais nous pouvons entrevoir l'éclaircissement du paradoxe. En  
14 effet, le cannibale témoigne de la régression absolue de l'instinct de protection  
15 spécifique. Si « les loups ne se mangent pas entre eux », les hommes, eux, se dé-  
16 vorent à belles dents, et le cannibale ne répugne pas à la chair de son confrère en  
17 humanité.

18 Ce n'est pas sous la pression de l'« espèce » que le cannibalisme va se résorber  
19 au cours de l'histoire (puisque au départ cet instinct spécifique de protection est  
20 absent), mais au fur et à mesure que l'homme sera en principe reconnu comme  
21 individu, c'est-à-dire comme « valeur ». Alors le tabou de protection qui était celui  
22 de l'espèce, se fixant sur l'individu, se répandra sur la collectivité humaine, mais  
23 en tant que conquête de l'individualité.

24 Entre la décadence préhistorique de l'instinct spécifique et la promotion de  
25 l'individualité comme valeur incontestable, il y a une brèche mortelle. La brèche  
26 cannibale n'est pas la seule ; une autre, énorme, béante, reste toujours ouverte  
27 au flanc de l'espèce humaine : le meurtre, dont l'exo-cannibalisme est un des as-  
28 pects.

29 Le meurtre, qui contredit si violemment en apparence « l'horreur de la mort »,  
30 est un donné humain aussi universel qu'elle. Humain parce que l'homme est le  
31 seul animal qui donne la mort à son semblable sans obligation vitale : si la trace  
32 du premier « crime » préhistorique connu est beaucoup plus récente que celle de  
33 la première tombe, ce misérable crâne fracassé par le silex témoigne à sa manière  
34 de l'humain. Universel parce qu'il se manifeste dès la préhistoire, parce qu'il se  
35 perpète durant toute l'histoire, exprimant la loi (talion, châtement), encouragé

36 par la loi (guerre), ou ennemi de la loi (crime). Que de crânes fracassés depuis le  
37 premier « meurtre ». On pourrait reprendre à cette occasion ce que nous avons  
38 déjà dit de la sépulture. Aux frontières du no man's land le meurtre apparaît, pas-  
39 seport taché de sang, comme un phénomène à ce point humain que la Bible, avec  
40 le crime de Caïn, en fait le premier fait divers de la famille terrestre, et que Freud  
41 y voit l'acte originaire de l'humanité (assassinat du père par les fils, dans la horde  
42 primitive).

43 De même qu'il existe un cannibalisme de famine, il est un meurtre de néces-  
44 sité, déterminé par le « *struggle for life* » darwinien, que ce soit la lutte pour la  
45 nourriture, ou la lutte de vie ou de mort que se font deux collectivités. Par ailleurs  
46 le meurtre-défense de la cité, qui frappe le criminel, le traître ou l'ennemi, répond  
47 à l'impératif du groupe et échappe pour le moment au problème que nous po-  
48 sons : il pose le paradoxe de la société qui se comporte tantôt en « espèce », tantôt  
49 en instrument de l'individu. Nous examinerons plus loin ce paradoxe.

50 Mais même déjà dans la guerre, le meurtre va au-delà de la nécessité, ce qui  
51 apparaît dans l'hécatombe effrénée des vaincus, femmes et enfants mêlés, et les  
52 voluptés du massacre et de la torture à mort. Que le meurtre soit une chose de  
53 colère, de furie, voire de folie, lorsque les légionnaires enragés pénètrent dans Co-  
54 rinthe ou dans Numance, qu'il soit au contraire une décision glacée lorsque l'em-  
55 pereur byzantin fait exécuter ses prisonniers bulgares, qu'il soit à la fois lucide et  
56 fou lorsque Néron voit périr les chrétiens sous la griffe des fauves, qu'il soit enfin  
57 l'industrie clef de l'univers hitlérien, il nous révèle un acharnement, ou une haine,  
58 ou un sadisme, ou un mépris, ou une volupté de tuer c'est-à-dire une réalité pro-  
59 prement humaine.

60 Que la violence de la haine puisse se traduire par la torture à mort et le meur-  
61 tre, voilà qui nous révèle sans peine que le tabou de protection de l'espèce ne joue  
62 plus. Le meurtre, c'est la satisfaction d'un désir de tuer que rien n'a pu arrêter.  
63 Mais ceci n'en est que la face négative. La face positive, ce sont les volupté, mé-  
64 pris, sadisme, acharnement, haine, qui traduisent une libération anarchique mais  
65 véritable, des « pulsions » de l'individualité au détriment des intérêts de l'espèce.

66 Ces pulsions ne sont pas qu'agressivité biologique incontrôlée. Le meurtre,  
67 c'est non seulement la satisfaction d'un désir de tuer, la satisfaction de tuer tout  
68 court, mais aussi la satisfaction de tuer un homme, c'est-à-dire de s'affirmer par la  
69 destruction de quelqu'un. Cet au-delà de la nécessité du meurtre manifeste l'affir-  
70 mation de l'individualité meurtrière par rapport à l'individualité meurtrie. Freud  
71 a cliniquement mis en lumière l'existence des « souhaits de mort » que l'enfant  
72 nourrit à l'égard de ses parents et des personnes qui lui déplaisent. Nous pou-  
73 vons en inférer qu'un processus fondamental de l'affirmation de l'individualité se  
74 manifeste par « le désir de tuer » les individualités qui entrent en conflit avec la  
75 sienne. À la limite, l'affirmation absolue de son individualité appelle la destruc-

76 tion absolue des autres. Et c'est bien là la tentation néronienne des rois et des  
77 puissants, comme celle des SS concentrationnaires, qui ressentent comme une  
78 insulte la simple existence d'une tête qui ne leur revient pas et la suppriment.

79 Aussi le processus d'affirmation de l'individualité, au cours de l'histoire, a un aspect  
80 atrocement barbare, c'est-à-dire meurtrier. Ce que Hegel avait dégagé d'une  
81 façon spéculative, dans sa *Phénoménologie de l'Esprit*, comme moment fonda-  
82 mental de la conscience de soi. L'irruption de la « conscience de soi » c'est l'irrup-  
83 tion du « désir de la reconnaissance », du prestige, de l'honneur, de la « volonté de  
84 puissance », de l'orgueil. Et ce désir va se heurter à celui des autres consciences de  
85 soi dans une lutte à mort.

86 Selon Hegel, la victoire qui suit le duel à mort apparaît dérisoire à la conscience  
87 de soi triomphante, puisque le mort, qui n'est plus rien, ne peut reconnaître la  
88 souveraineté de son vainqueur. D'où la vie sauve au vaincu, mais qui devien-  
89 dra esclave. La servitude va en effet comporter les effets civiques du meurtre :  
90 le vaincu sera désormais « mort » à l'affirmation individuelle, mais ce cadavre vi-  
91 vant, quoique réduit à l'état d'outil animé, aura juste ce qu'il faudra d'individua-  
92 lité pour reconnaître son néant et la souveraineté du maître. Et effectivement les  
93 maîtres sont toujours suivis de sous-individualités : esclaves, bouffons, flagor-  
94 neurs, poètes à gages, courtisans... grotesques morts-vivants dont la présence sa-  
95 tellite témoigne du soleil. [...]

96 La décadence des instincts de protection spécifique et l'irruption orgueilleuse  
97 de l'individualité impliquent donc la barbarie, c'est-à-dire le meurtre. Dans son  
98 affirmation barbare l'individu est libre par rapport à l'espèce ; peut-être est-ce là le  
99 sens de la mystérieuse phrase de Hegel : « La liberté c'est-à-dire le crime ».

Edgar Morin

*L'homme et la mort*, Seuil, 1951

réédité Points Seuil, 1970, chap. 4, p. 77-82

Résumez en 250 mots le texte ci-dessus. Un écart de 10% en plus ou en moins sera toléré. Indiquez avec précision, en marge de chaque ligne, le nombre de mots qu'elle comporte et, à la fin du résumé, le total.